

Conférence de la journée Source du 11 octobre 2016 intitulée :

Valérie de Gasparin-Boissier, dans l'ombre de Florence Nightingale. Pourquoi l'une et pas l'autre ?

Dr Michel Nadot, infirmier Ph D, Professeur d'histoire et d'épistémologie en science infirmière, fondateur du premier modèle conceptuel en science infirmière de l'Europe francophone, ancien professeur d'université, ancien professeur-chercheur de la Haute école spécialisée de suisse occidentale (HES-SO), Fribourg (Suisse).

C'est avec un grand plaisir que je viens partager avec vous le résultat de mes travaux et les réflexions qui en découlent en vue de remettre (si l'on peut dire) l'Église au milieu du village...

Vous connaissez bien sûr la fondatrice de votre école...

Mais personne jusqu'ici, n'avait pensé à mettre en perspective comparative Valérie de Gasparin et Florence Nightingale. Deux femmes brillantes qui se démarquent dans le contexte et les tensions du moment. L'histoire de la profession infirmière prend alors d'autres dimensions, notamment avec l'histoire de la formation en soins infirmiers. En fait, c'est comme si l'histoire de la formation infirmière n'existait que sur les pages paires d'un livre. **Je vais tenter de vous en présenter aussi les pages impaires.**

Introduction

Ma première rencontre avec les idées de Valérie de Gasparin date de 1983 (33 ans déjà). À cette époque, Micheline Boyer était directrice de « La Source » et dans le cadre de mes études universitaires à Lyon, je travaillais sur l'histoire des écoles de soins infirmiers de Suisse romande. C'est alors avec surprise que je découvre le texte d'une infirmière (Seymer, 1933, p. 85), docteure en sciences historiques de l'université d'Oxford, dans lequel Valérie de Gasparin-Boissier apparaît **en 1933** comme « *une femme remarquable dont les idées devançaient le siècle sous bien des rapports (...) Parmi toutes les tentatives d'amélioration du Nursing au XIX^e siècle, la plus intéressante et la plus originale se trouve être l'école de La Source, qui précède d'un an celle de Florence Nightingale* ». Comment une école aussi originale, mentionnée dans des ouvrages anciens d'histoire, peut être aujourd'hui quasiment oubliée au plan national suisse ? Pourquoi les infirmières suisses ne sont-elles pas plus fières d'avoir parmi elles, une femme aussi brillante que Valérie de Gasparin-Boissier ? Comment peut-on exclusivement encore mentionner aujourd'hui Florence Nightingale comme fondatrice d'un nursing se voulant « moderne », sans mentionner celle qui se trouve être à la fois son préceuseure et sa rivale ?

L'exploration/le constat/questionnement

En 1992, toujours curieux d'en savoir plus sur Valérie de Gasparin, je sillonnais encore avec mon épouse et trois enfants en bas âge, les routes du jura nord vaudois à la recherche de sa

dernière demeure. Que peut bien cacher la campagne du Nord Vaudois ? C'est là que Valérie de Gasparin me mit sur les traces de sa tombe. Alors que j'étais sur le point d'abandonner mes recherches, j'entendis une petite voix intérieure (« je suis là » me dit-elle !)...et je me laissais alors guider par elle jusque sur sa tombe au milieu d'un champ en jachère sous la chapelle Saint-Jacques de Valeyres-sous-Rances. Je me souviens aussi, que les propres descendants de Valérie Boissier avaient perdu sa trace comme nous pouvions le constater lors du dépôt d'une gerbe honorifique aux couleurs de la famille devant la petite chapelle de Valeyres-sous-Rances en ce 16 juin 1994, date anniversaire des 100 ans de sa disparition. Le représentant de la famille Boissier, appelant à l'aide la directrice de l'époque, Christiane Augsburg, celle-ci ne fut d'aucune aide ne sachant pas où était enterrée Valérie...se tournant alors vers l'archiviste de l'école (Denise Francillon), cette dernière chercha parmi les invités quelqu'un pouvant aider dans la situation, ...c'est là que l'auteur de ce texte se mit à piloter de manière imprévue tout ce beau monde sur la tombe de Valérie de Gasparin.

Aujourd'hui, lorsque l'on parle des fondements de la discipline infirmière, il est d'usage de rechercher la « filiation intellectuelle ». À quel moment faisons-nous remonter le début de cette filiation, notamment pour expliquer les débuts de la formation en soins infirmiers?

Voilà pour exemple ce qui tourne en boucle aujourd'hui sur le sujet. Dans un ouvrage de 2010 sur la pensée infirmière, on présente Nightingale comme « *pionnière du nursing moderne dont on reconnaît encore de nos jours les mérites...* » (Pépin J, Kérouac S, Ducharme F, 2010, p. 6). Il est encore précisé qu'« *accompagnée de quarante infirmières, laïques et religieuses, Florence Nightingale réforme le nursing à l'aide de critères rigoureux* » (Ibid. p. 31). Une brochure récente sur la discipline infirmière mentionne aussi que l'on attribue à Florence Nightingale « *la définition du nursing moderne...* » (Pépin et al., SIDIIEF 2015, p. 18). Même un docteur québécois en sciences infirmières nous indique **encore en 2010** que « *l'enseignement structuré des infirmières a débuté en Angleterre vers 1860 avec le fondement de la première école de soins infirmiers par Florence Nightingale* » (Krol, P., 2010, p. 60).

Désolé de le contredire...Non ! le terme « infirmière » étant exclusivement un terme religieux, l'enseignement structuré des infirmières commence dans les noviciats catholiques. Ce n'est pas Alardine Gaspierre de Valenciennes, maîtresse des novices infirmières en 1448 à l'Hôtel-Dieu de Beaune qui nous contredira (Nadot, 2012, p. 124 et 131). On devine ici les failles du langage historique.

Pourquoi Florence Nightingale occupe-t-elle exclusivement l'historiographie professionnelle? S'il est indéniable que ces écrits ont marqué son époque, on constate aussi que l'on ne parle jamais au sein de la discipline infirmière, des écrits de sa rivale.

La difficulté majeure de cet exposé, présenté en première mondiale au Salon infirmier de Paris le 16 octobre 2015, est de comparer une multitude de pièces de deux puzzles incomplets dont chacun possède cependant quelques pièces similaires. Mais cette difficulté majeure est paradoxalement passionnante. En fait, ...il fallait juste oser l'expérience et mettre en rapport

deux mondes qui jusque-là demeuraient séparés. Les débuts de la formation deviennent ainsi plus compréhensibles.

L'environnement des soins en 1850

Avant de présenter ma petite étude comparative entre les deux femmes, regardons brièvement de quoi était fait l'environnement des soins à leur époque. Il me semble important de planter le décor.

L'hôpital au début du XIXe siècle est au service des pauvres, c'est-à-dire des personnes «qui n'ont que leur travail pour vivre» (Nadot, 2012, p. 33). C'est la définition du pauvre à l'époque.

D'un côté, on a des institutions privées liées à la Charité pratique de l'Église (l'Hôtel Dieu). Dans ces dernières, on se retire alors du monde pour pratiquer des soins bénévolement selon les doctrines initiales de l'Église catholique. **Le bénéfice de l'action est spirituel et céleste.**

De l'autre, on trouve des institutions publiques relevant des municipalités (l'épetau, l'hospitaul, l'hospital, La Maison). Dans l'hôpital laïc, on prête serment de bien suivre sa description de fonction et on est payé en espèce et en nature pour les prestations délivrées. **Le bénéfice de l'action est économique et terrestre.**

Attention au vocabulaire utilisé! Garde-malade qualifie un acteur laïc. Infirmière qualifie un acteur religieux, catholique d'abord, protestant ensuite. Évitions de tout mélanger !

On ne trouve pas d'infirmières dans les hôpitaux laïcs du XIX^e siècle. **Ce sont des garde-malades¹** accompagnés de serviteurs, domestiques et aides qui sont payés pour y travailler. Le terme garde-malade vient de «gardienne de l'hôpital» utilisé au XVIII^e siècle (Nadot, 2012). Selon le dictionnaire de l'Académie française en 1762, «garder un malade, c'est se tenir assidument auprès de lui pour l'assister dans ses besoins» (DAF, 4e édition 1762, p. 805).

Dans les hôpitaux religieux, **ce sont des ENFERmières** et leurs aides qui travaillent bénévolement (plus tard infirmières). Le terme «infirmière» est construit sur Enfer, (Mauvais, Malsain, lieux de séjour des démons). Ce terme est issu de la mythologie théologique du III^e millénaire et repris par la théologie médiévale. Était enfermier celui qui s'occupait des malades dont la maladie était représentée par les démons déposés dans leur corps, lequel se trouvait exposé sans défense à un pareil danger par son dieu, qu'il avait offensé et qui le livrait de la sorte aux exécuteurs de sa vengeance. « *Le rôle des démons dans la maladie, la mort, et de ceux qui les approchent, a été mis en rapport étroit avec l'enfer et les démons, à partir du moment où on les a imaginés jouant essentiellement le rôle d'exécuteurs des hautes œuvres des dieux irrités contre les hommes* » (Bottéro cité par Nadot, 2012, p. 134). Parfois

¹ Le certificat de l'Alliance suisse de garde-malades a existé en Suisse jusqu'en 1944.

des traces de cette croyance populaire demeurent dans les représentations et clichés sur la maladie mentale (l'homme habité par le diable, possédé par les démons).

Quelques coïncidences

Lorsqu'on étudie en parallèle le profil des deux dames, on est frappé par quelques coïncidences. **En fait, au plan de la personnalité et de leur engagement les deux femmes se ressemblent...mais sur le plan des valeurs, ... tout les oppose.**

Elles sont polyglottes toutes les deux, au minimum quatre langues...

Valérie de Gasparin est pianiste virtuose. A pris 22 leçons avec Franz Liszt. Florence Nightingale est aussi pianiste.

Au plan religieux, les deux dames appartiennent à la mouvance protestante. L'Église libre du Réveil² pour Valérie de Gasparin dès 1836, à la mort de sa mère. Les Unitariens³ et puseyistes⁴ pour Florence Nightingale. Elles se réfèrent toutes les deux souvent à Dieu dans leurs écrits.

Valérie de Gasparin rencontre Jean-Charles de Sismondi (historien et économiste) en 1835 (à 22 ans). Il lui fait la préface (3 lignes) de son livre «Voyage d'une ignorante dans le midi de la France et l'Italie». Florence Nightingale rencontre aussi Jean-Charles de Sismondi en 1837 (à 17 ans). Elle reviendra encore le voir en 1839.

Florence Nightingale est aussi impressionnée par Augustin de Candolle (botaniste) qu'elle rencontre à Genève en 1837 (Sinoué, 2008, p. 45). Or, il se trouve qu'Augustin de Candolle est un très cher ami du frère de Valérie (Edmond, grand botaniste) et voisin de la famille Boissier «au Rivage» à Genève (Mützenberg, 1994, p. 45).

Les deux femmes se trouvent toutes les deux à Paris en 1838.

² Église libre du Réveil: Mouvement religieux aux sources et aux formes très diverses qui naît au cours du XVIIIe siècle en Angleterre. Retour aux sources de la Réforme, révolte contre le pouvoir de la raison, c'est concrètement l'apparition de communautés religieuses indépendantes ayant rompu avec l'Église protestante traditionnelle (Morel, 1994, p. 31). Le Réveil est un mouvement de renouveau religieux surgi dans l'Église anglicane et conduit par John Wesley (1703-1791) et ses disciples. « Le principe fondamental était qu'on ne naît pas chrétien, mais qu'on le devient par conversion et témoignage d'une vie de sainteté qui se traduit dans des actions sociales régénératrices d'un monde voué au péché » (Bastian in Tanner & Lambercy, 2015, p. 37). Valérie de Gasparin adhère à l'Église du Réveil en 1836 à la mort de sa mère. À Paris, Valérie prend une part active dans l'œuvre des sociétés évangéliques, elle est secrétaire de la Société biblique et contribue au lancement de l'Œuvre des missions (Ibid. p. 38).

³ Unitariens: chrétiens qui n'adhèrent pas au dogme de la Trinité. Ce courant se réfère à la Réforme protestante anti-trinitaire du XVI^e siècle. Elle s'inscrit dans un christianisme de théologie libérale et adogmatique.

⁴ Puseyisme: Mouvement ritualiste qui rapprocha du catholicisme une partie de l'Église anglicane. Pour Valérie de Gasparin, le parti puseyite et les congrégations de Miss Sellon (Sisters of Mercy, recrutées par Florence Nightingale et protégées par l'évêque d'Exeter) «jouent auprès de nos protestants entraînés vers Rome, le rôle qu'avaient les montanistes au quatrième siècle. Elle est l'enfant perdue de l'esprit monastique parmi nous » (Nadot, 1993, p.371).

Rue de Courcelles pour Valérie de Gasparin⁵. Place Vendôme pour Florence Nightingale.

Lorsque Valérie de Gasparin est à Genève en 1839 (26 ans), Florence Nightingale (19 ans) va écouter le dimanche matin les conférences publiques d'Agénor de Gasparin (jusqu'à 3000 auditeurs)⁶. En 1848, Valérie de Gasparin voyage en Égypte, en Palestine, au Liban. En 1849, Florence Nightingale voyage en Égypte et en Grèce. Les deux femmes rencontrent les mêmes personnalités.

Relevons aussi que voyager en Orient en cette première moitié du XIXe siècle, est très tendance pour l'aristocratie. Il s'agit de découvrir des lieux emblématiques et s'offrir ainsi le luxe du dépaysement » (Tanner & Lamercy, 2015, p. 33). Mais ces voyages ont aussi un coût. Par exemple, pour le voyage de Trieste à Alexandrie via Athènes, Valérie de Gasparin, son mari et deux domestiques vont dépenser, uniquement pour le bateau (Lloyd), 560 francs français, soit environ l'équivalent d'un **salaire annuel** moyen que touche à l'époque un domestique ou une femme de ménage (Ibid. p. 30).

Valérie de Gasparin a une éducation stoïciste donnée par un précepteur⁷. Elle possède une solide instruction morale, littéraire, musicale et scientifique et apprend la comptabilité en «partie double» pour gérer ses biens (Francillon, 2009, p. 11).

Florence Nightingale a également une solide instruction (langues, histoire, philosophie, mathématiques et musique) donnée principalement par son père. Elle suivra notamment quelques cours supérieurs de mathématiques et de statistiques.

Enfin, les deux femmes font preuve d'un humour tranchant.

Henry Dunant rencontre Valérie de Gasparin et suit ses conseils. Cela débouche sur la mise en œuvre de la première mission internationale de secours le 30 juin 1859, précurseur du C.I.C.R (Il la cite du reste dans ses écrits, Cf. p. 62 de Souvenir de Solferino, 1862). Il semble même qu'il n'était pas indifférent au charme de Valérie de Gasparin et réciproquement paraît-il (Michèle Bokobza, Israël). Henry Dunant semble aussi inspiré par les communiqués de presse sur l'action de Florence Nightingale en Crimée. Tout comme le grand-père de Florence Nightingale, le mari de Valérie (le comte Agénor de Gasparin, député corse de Bastia) est un ardent défenseur de l'abolition de l'esclavage.

À 17 ans (1830), Valérie de Gasparin a une grosse déception amoureuse pour incompatibilité sociale. Suite à cette déception amoureuse avec un jeune violoniste (je l'épouserai ou je mourrai, aurait-elle dit) «un mur d'incompréhension s'élève entre Valérie et sa mère»

⁵ En face de l'hôtel de la Reine d'Espagne (Nadot, 1993, p. 573).

⁶ Selon certains historiens (Michèle Bokobza à Haïfa, Israël, tél. du 2.9.2015/10h20, au 11 septembre 2016, thèse de doctorat en philosophie en cours sur Valérie de Gasparin).

⁷ Louis Valette, pasteur de l'Église luthérienne de Paris.

(Mützenber, 1994, p. 16). Cela va durer environ 2 ans... Pour faire diversion, la famille part en voyage en 1831 accompagnée de 4 domestiques.

À 17 ans également (1837), Florence Nightingale sombre dans une dépression nerveuse et a des hallucinations auditives, «Dieu l'appelle à Son service». N'acceptant pas que sa mère s'oppose à sa vocation religieuse, elle sera en perpétuel conflit avec elle. Son père jouera le médiateur entre les deux. Pour faire diversion, la famille part en voyage en 1837.

Florence Nightingale est un écrivain prolifique (200 documents, livres, rapports, notices). Valérie de Gasparin également. 81 publications, plusieurs rééditions sans compter sa correspondance privée, ses dessins et notes diverses. Elle fait partie des auteurs célèbres de la littérature de Suisse romande.

Elle s'insurge contre l'exploitation des pauvres. Florence Nightingale également.

En 1859, elle développe les premiers cours pour infirmières visiteuses. Florence Nightingale le fait également ultérieurement, mais à partir d'un collège technique (Sinoué, 2008, p. 109).

Valérie de Gasparin lit les œuvres de George Sand (baronne Dudevant) et les trouve fatales à l'union, car elles réveillent l'égoïsme féminin (Le Mariage, 1844, pp. 31-33). Ayant aussi pour professeur Franz Liszt, elle connaît indirectement George Sand puisque Liszt et Sand sont amis. De plus, et pour se démarquer de cette femme qui fume la pipe sur la voie publique (Sinoué, 2008, p. 48), Valérie de Gasparin signe parfois ses écrits par ...« *une femme qui ne fume point* ».

Par contre, Florence Nightingale semble fortement impressionnée par les œuvres de George Sand, notamment en 1854 par le roman «Gabriel» (Sinoué, 2008, p. 48).

Valérie de Gasparin utilise ses biens propres pour réaliser ses œuvres y compris les frais d'internat et de cours de ses élèves (première école au monde). En vue de pérenniser son œuvre, elle crée une fondation en 1890 et laisse un capital «devant garantir la formation (leçons, pensions, logement, éclairage, chauffage) de 16 élèves internes par an» (Francillon, 1994, p. 114 et 2009, p. 31).

Tout comme Valérie de Gasparin, Florence Nightingale utilise aussi ses fonds propres pour acheter du matériel pour les hôpitaux. Par exemple, la pièce avoisinante de sa chambre «avait l'allure d'un véritable souk où s'empilaient les objets les plus hétéroclites: serviettes, éponges, chemises, flanelles, thé, sucre ou pain». Dans ses demandes de matériel pour assurer la logistique hospitalière en Crimée en 1855, on trouve ainsi: «1000 paires de chaussettes, 10000 flanelles, 10000 chemises, 2000 caleçons, 2000 paires de chaussures, du savon à volonté, des commodes pour ranger les objets, des couteaux, des fourchettes et des cuillères, des noix de coco, 100 coussins, des peignes et des brosses à cheveux, des rasoirs, de l'eau de Cologne, du gin» (Sinoué, 2008, p. 229). Le « nursing moderne » mentionné fréquemment par les livres d'histoire consiste en fait, à fournir un matériel utile à prendre soin de la maison

selon les usages d'hygiène et de rangement de l'aristocratie. Avec son argent, elle finance aussi la réfection des sols de l'hôpital. N'a jamais exigé de salaire puisque soigner est une vocation. Arrive aussi avec l'aide d'appuis politiques importants, à lever un Fonds Nightingale pour subvenir aux besoins.

Valérie de Gasparin reçoit deux distinctions de l'Académie française (Prix Monthyon) pour ses écrits. 1843, *le mariage au point de vue chrétien*, médaille d'or, prix Monthyon et 1846, *il y a des pauvres à Paris et ailleurs*.

Florence Nightingale reçoit la Croix de l'ordre du mérite par le Roi Édouard VII en 1907. Ce qui nous montre aussi que nous avons à faire ici à deux femmes distinguées.

Désaccords/différences

Valérie de Gasparin a quelques griefs contre les Anglais. Elle écrit le 26.09.1847 (34 ans): *«Pour ma part, je me sens le prochain de tout le monde, sauf des Anglais; c'est qu'à vrai dire, ceux-là ne sont le prochain de personne. Il n'y a qu'un Anglais qui laisse son grand corps étendu sur le sofa quand une femme entre dans un salon; il n'y qu'un Anglais qui garde son chapeau sur la tête en la coudoyant; il n'y a qu'un Anglais qui croie se déshonorer en saluant quelqu'un qu'il ne connaît pas; il n'y a qu'un Anglais qui, d'emblée, à la barbe de l'univers, s'empare toujours et partout de ce qu'il y a de meilleur. Je leur en veux bien moins de se montrer impolis, que de forcer à l'être des gens qui n'en ont nulle envie»* (V.d.G, 1878, p 9). Or, Florence Nightingale est anglaise.

Les deux femmes sont opposées sur l'utilité des congrégations religieuses. Valérie de Gasparin est contre *«l'introduction dans notre Église d'une organisation qui modifie les grandes lois sociales, dont je ne trouve pas trace dans la Bible, et dont je vois l'effrayant modèle dans le catholicisme romain»* (Nadot, 1994, p. 85; 2012, p. 174). *«Dieu n'a pas réservé l'exercice de la charité pratique à une classe de croyants, pour en soulager l'autre»* (V.d.G, 1855, p. 40; Nadot, 2012, p. 178).

Et Florence Nightingale elle, regrette de ne pouvoir rentrer dans l'Église catholique *«la meilleure forme de foi que je n'aie jamais rencontrée»* dit-elle (Baly, 1993, p. 32). Elle va même s'initier aux soins de charité chez les religieuses protestantes à Kaiserswerth-sur-le-Rhin trois mois en 1851⁸, et chez les sœurs catholiques de Saint-Vincent-de Paul, maison de la Providence, rue Oudinot à Paris, trois semaines en 1853 (Nadot, 1993, p. 370).

L'une favorise le mariage, l'autre est contre. Pour Florence Nightingale *«La vie de célibat est celle du Christ»*. *«Souvent les gens me disent: vous ne pouvez pas ressentir ce que c'est que d'être mère ou épouse. Non! Je réponds, je ne le peux pas et j'en suis très heureuse!»* (Sinoué, 2008, p. 62). Elle préfère aimer l'humanité à l'amour pour un seul être (Ibid. p. 61).

⁸ À cette époque, Florence Nightingale « est entourée de 5 domestiques » (Sinoué, 2008, p. 42).

Pour Florence Nightingale, «une nurse n'était plus une nurse dès l'instant où elle se mariait» (Ibid. p. 231).

Pour Valérie de Gasparin, dans le mariage, il y a égalité d'essence homme/femme avec des distinctions de fonction: aux femmes, la sphère privée, aux hommes la sphère publique. Elle a trente ans et est mariée depuis six ans lorsqu'elle écrit en 1843 dans son ouvrage en trois tomes intitulé «Le mariage au point de vue chrétien», « *au sein du couple, le pouvoir est accordé aux hommes et l'influence à la femme*».

Enfin, soigner est un métier rétribué pour Valérie de Gasparin. Par contre, c'est une vocation pour Florence Nightingale. On comprend mieux l'origine des controverses qui verront le jour ultérieurement sur le sujet.

Valérie de Gasparin semble avoir moins d'appuis politiques prestigieux que Florence Nightingale et ne bénéficie pas de la même caisse de résonance ou médiatique pour ses réalisations ou prises de position. En effet, Florence Nightingale a bénéficié d'une extraordinaire publicité dans les médias durant 22 mois lors de la guerre de Crimée grâce à l'un des premiers correspondants de guerre (*Times*) de l'histoire de la presse (William Howard Russel).

Alors que les Butini, Boissier, de Gasparin figurent parmi les philanthropes, Florence Nightingale «*affirme avec force que la philanthropie est une fumisterie. On soigne les symptômes sans s'attaquer à la source du mal*» dit-elle (Sinoué, 2008, p. 107). De plus, si pour Sinoué (2008, p. 108), «*Florence Nightingale préfigure la pensée socialiste*», on sait que Valérie de Gasparin «*voit rouge dès qu'on lui parle de socialisme*» (Annette Smith, 1992, p. 48).

Remarquons aussi que Valérie de Gasparin avait tendance à faire un prosélytisme missionnaire actif en lien avec le Réveil protestant. Or, Florence Nightingale «*était profondément opposée à toutes les formes de prosélytisme, sans distinction*». Par exemple en Crimée «*La vue d'une religieuse en train de prêcher la bonne parole au chevet d'un homme en train d'agoniser plongeait Florence Nightingale dans un état proche de l'hystérie*» (Sinoué, 2008, p. 232).

Enfin, l'une adore sa mère ; l'autre est en conflit permanent avec sa mère.

Aucun doute ! Valérie de Gasparin a été découverte dans un premier temps par Florence Nightingale. A-t-elle été intriguée par cette femme ? Lit-elle ses écrits ? A-t-elle entendu parler d'elle lors de ses séjours à Genève ? L'a-t-elle croisée lors de réceptions mondaines ? Toujours est-il que dans un deuxième temps, Florence Nightingale va se projeter alors dans un domaine identique de celui de Valérie de Gasparin en se démarquant avec indifférence de cette rivale au plan des valeurs. Il n'est non plus pas d'usage dans l'aristocratie et femmes de la classe cultivée de critiquer ouvertement et publiquement des personnes de même rang.

Des rivalités sur fond religieux

Valérie de Gasparin se distance avec vigueur des ordres soignants religieux et veut donner une formation aux «pauvres vulgaires dévouements» déjà en place dans les hôpitaux (C'est comme cela qu'elle nomme les servantes de la classe populaire déjà en place bien avant l'époque Florence Nightingale).

Par contre, Florence Nightingale qui appartient à la classe cultivée anglicane proche des unitariens, s'inspire des valeurs des ordres religieux catholiques, appuyée en cela par les sympathisants du puseyisme. Elle impose aux laïcs soignants et femmes de bonne famille les attributs et valeurs des congrégations religieuses.

Ainsi, l'uniforme imposé par Florence Nightingale aux laïques à bord du Vectis en route pour la Crimée le 21 octobre 1854, analogue à celui des sœurs grises, est combattu par Valérie de Gasparin. Elle dénonce Florence Nightingale, « *cette femme dévote* » qui affuble de cet uniforme les infirmières laïques et qui s'associe aux sœurs de la Miséricorde protégée par l'évêque d'Exeter, sud-ouest de l'Angleterre. Elle ajoute que « *Miss Nightingale, appelée par les représentants du puseyisme dans le gouvernement, choisi au mépris des chrétiens et des chrétiennes évangéliques, compose à sa guise la phalange de garde-malade qui l'accompagnent, elle y fait entrer des femmes mariées, des femmes qui reçoivent un honorable salaire et a revêtu ces simples gardes-malade d'un costume qui proclame la charité* » (VdG, 1855, p. 162).

Par contre, pour Florence Nightingale, « *les infirmières ne doivent pas être portées à la toilette, que ce soit en uniforme ou autrement* » (Baly, 1993, p. 103). Devant ces controverses, Florence Nightingale répliquera: « *J'entends dire qu'il existe une guerre religieuse à propos de ma pauvre personne dans le Times et que Mr Herbert a pris ma défense généreusement. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour être ainsi traînée devant le public* » (Sinoué, 2008, p. 234).

Valérie de Gasparin et son mari, ne comprennent pas pourquoi il faut faire appel aux sœurs pour les hôpitaux plutôt que de former le personnel laïc déjà en place. « *Il me suffit de constater que les sœurs sont bien réellement chargées dorénavant de faire ce que d'autres faisaient avant elles et aussi bien qu'elles* » (AdG, 1860 in Nadot, 1993, p. 322 ; 2012, p.176). L'envahissement de la société civile par les congrégations protestantes fait réagir. « *Les sœurs mettent la main sur l'ensemble des œuvres de charité; et quand elles se seront emparées de tout, on viendra nous dire sans les congrégations, la chrétienté périssait* » (VdG, 1855, in Nadot, 1993, 311). « *Laissez faire, et, dans quelques temps, nous n'aurons plus une seule œuvre sans une ou plusieurs sœurs à sa tête. Ce qu'on accomplissait parfaitement avant qu'elles fussent inventées, on ne pourra plus le faire à moins de les appeler* » (AdG, 1886, in Nadot, 1993, 322; *Nursing Inquiry* 2010, 123; Nadot, 2012, p. 181).

Pourquoi remplacer les soignants en place par des congrégations religieuses dont chaque ordre en échange de ses prestations de service touche de la part des autorités civiles, de

l'argent qui enrichit la congrégation et surtout, qui n'est pas forcément redistribué aux sœurs. Pour Valérie de Gasparin, « *les prestations fournies se payent, et l'argent fait un détour, et passe par la caisse du directeur* » (1855, p. 249 in Nadot, 2012, p. 180).

C'est encore le cas pour les prestations de service délivrées par les Hautes écoles aujourd'hui... mais ce n'est plus la « caisse du directeur » qui est concernée, mais celle des Hautes écoles et des finances cantonales...

«*Pour Valérie de Gasparin, l'institution des diaconesses de Kaiserswerth qui avait les faveurs de Florence Nightingale, «introduit ses congrégations en Amérique, les inocule à l'Orient* », est tout simplement absurde» (Nadot, 2012, p. 173). «*L'institution appelle dans son sein des jeunes filles de dix-huit ans, qui les veut célibataires et ne les emploie que telles; qui les soumet où qu'elles aillent, quoi qu'elles fassent à une autorité centrale et souveraine; qui leur impose le renoncement au salaire; qui les enlèvent à leurs familles, qui les soustrait à leurs devoirs naturels, qui les dérobe à la sainte direction d'un père ou d'une mère, qui les revêt d'un costume uniforme, qui les dote d'une appellation monastique: sœur* ». (VdG, 1854, p. 37), cette institution est « *antibiblique, elle maintient l'individu dans une éternelle enfance*» (V.d.G., 1855, p. 18 in Nadot, *Nursing Inquiry*, 2010, 122; 2012, p. 173). Rappelons-nous aussi qu'il n'y a pas si longtemps encore que le terme « schwester » servait à qualifier les infirmières laïques dans la partie alémanique du pays.

Pour Valérie de Gasparin, rentrer dans un noviciat religieux c'est suivre une école absurde (« anormale »), être protégé par rapport aux contraintes de la vie et être en retrait du monde. L'école « anormale » est religieuse et met la femme à l'écart du monde. Elle se positionne sur le sujet de manière probante. « *Vous gardez l'individu sous tutelle, tant qu'il fait partie de votre corporation il renonce au gouvernement de soi-même (...) L'institution monastique est définitive, les frères et les sœurs y rentrent enfants, ils y restent enfants ; l'institution monastique nous retient dans les langes, elle nous veut éternellement débiles, éternellement mineurs ; elle établit une sainte et perpétuelle tutelle des âmes, des intelligences et des volontés* » (1854, 282). *Vous plumez vos oiseaux pour les retenir sous vos ailes ; l'école normale jette les siens hors du nid, elle leur apprend à voler en les lançant dans le vide. L'employé reçoit son salaire, se marie ou ne se marie point mais est maître de lui ; il possède un chez-soi où il va se retremper à son gré dans ses loisirs, il est homme, il est comme tout le monde, et c'est pour cela qu'on ne l'appelle pas frère, mais tout simplement instituteur, infirmier, gardien : il n'y a rien de nouveau, rien de particulier dans son fait, il marche dans le chemin commun. Voilà ce qui fait qu'une école normale est une école normale, et que vous êtes une corporation monastique* » (1855, 20; Nadot, *Nursing Inquiry* 2010, 123; Nadot, 2012, pp. 176-177).

Face aux écoles « anormales », il faut créer une école normale

On comprend mieux dès lors pourquoi il faut créer « La Source » en tant qu'école modèle. L'origine du terme « Ecole normale » mérite d'ailleurs attention. Il suit l'évolution des mots de la famille de norme et commence avec le latin norma, qui a le sens de "équerre" (qui

mesure la droiture d'une construction), puis acquiert le sens figuré de "ligne de conduite, règle". Dans l'expression école normale, l'adj. Normale a le sens de «qui sert de modèle» d'après le sens du latin norma (v. norme) «ligne de conduite, prescription, **école qui doit servir de modèle**».

Pour comprendre le vocabulaire utilisé, regardons quel est le réseau d'influence de Valérie de Gasparin. Dans la période qui précède, le projet de créer une école pour soignantes laïques (entre 1837 et 1848) (24-35 ans) Valérie de Gasparin vit beaucoup à Paris où elle aura l'occasion de fréquenter la Bourgeoisie protestante et la Cour du Roi Louis-Philippe. Elle échange et discute avec les meilleures familles sur le statut de la femme dans la société, et participe à différents débats, notamment sur les écoles normales et les méthodes d'enseignement mutuel discutées au sein de la famille de François Pierre Guizot, Ministre de l'instruction publique sous Louis-Philippe et chez lequel Valérie était invitée avec son mari. (Valérie de Gasparin était impressionnée par Madame Guizot (mère) «objet de vénération et d'attrait» Nadot, 1993, p. 564). Proche des milieux protestants de l'éducation en France, Valérie de Gasparin était donc imprégnée des discussions sur l'école, l'école normale et la pédagogie du mode mutuel (Carnot, Guizot). Du reste, « école normale » apparaît⁹ à l'article 11 de la loi Guizot du 28 juin 1833 sur l'instruction primaire. **Mais Valérie de Gasparin n'avait aucun intérêt à imiter les écoles d'instituteurs ou former des enseignants.** C'est une école modèle qu'elle voulait proposer à la société civile pour former aux soins.

Pour Valérie de Gasparin, les écoles normales « *préparent l'individu pour le gouvernement de soi-même ; invariablement elles le rendent à la liberté ; elles l'émancipent jusqu'à l'âge où il doit se mesurer avec la vie. L'école est une école, c'est-à-dire un établissement essentiellement transitoire ; les élèves y entrent très jeunes, y achèvent une éducation qui, une fois terminée, les laissent en face de tous les devoirs et de tous les droits d'hommes faits* » (1854, p. 282 ; Nadot, 1993, p. 333 ; 1994, p. 88 ; 2012, p. 183-184).

Valérie de Gasparin est convaincue qu'il n'est pas besoin de devenir «Sœur» et de se retirer du monde pour se former aux pratiques de soins. Il faut donc créer **une école normale pouvant servir de modèle à la société civile** pour assurer les soins dans la cité. Un nouvel espace de parole distinct de celui de l'hôpital va voir le jour. Dans son école, on peut former les femmes qui ne désirent pas devenir sœurs pour donner des soins à domicile dans une pratique libérale. Il faut apporter de l'aide au sein des familles et ne pas envoyer tout le monde à l'hôpital.

Cette idée fait déjà partie des réflexions de son beau-père Adrien (Préfet de Lyon, Pair de France, Ministre Secrétaire d'État de l'intérieur) dans un rapport fait au Roi Louis-Philippe le 5 avril 1837. « *Il est certain que le système des hôpitaux à l'inconvénient de détruire les liens de famille (...) On peut se demander s'il ne faudrait pas les remplacer par un système de*

⁹ Déjà en 1794, une première tentative avortée d'école normale devait voir le jour à Paris. Carnot reprendra l'idée le 27 avril 1815 dans un décret par lequel il était prévu d'ouvrir à Paris, « une école d'essai d'éducation primaire, organisée de manière à **pouvoir servir de modèle** et à devenir école normale pour former des instituteurs primaires ». (Édition électronique du dictionnaire de Ferdinand Buisson, éd. 1911).

secours à domicile mieux entendu » écrivait Adrien de Gasparin à la page 16 de son rapport. Dans cette logique, on garderait les hôpitaux pour les malades et on développerait les soins à domicile pour les infirmes et les vieillards.

Pour Florence Nightingale et ses pensées mystiques, *«la vie de célibat est celle du Christ»* (Sinoué, 2008, p. 62), et *«le sexe est synonyme de perte»* (...) *«une nurse n'était plus une nurse dès l'instant où elle se mariait»* (Ibid. p. 231). Elle portera alors, un an après Valérie de Gasparin, sa réflexion sur la vocation à avoir pour pratiquer des soins hospitaliers en plaçant cette **action comme « un bien pour Dieu seul »**.

L'école anglaise placée au sein de l'hôpital St Thomas est avant tout un lieu d'apprentissage en milieu hospitalier où on exploitait les stagiaires placées sous l'autorité d'un *« véritable cerbère et femme sans âme (Miss Sarah Wardroper) dépourvue de tout sens pédagogique »* (Sinoué, 2008, p. 124), *« qui ne sait rien et qui ne comprend rien »* (Baly, 1993, p. 87). Cette école fournit un *« courant incessant de stagiaires dévouées de bonne famille, corvéables à merci, et qui fournissait une main-d'œuvre bon marché à l'hôpital »* (Baly, 1993, p. 86) sous l'autorité **d'une matrone incompétente (Wardroper) et d'un médecin alcoolique (Whitfield)**.

L'écriture sur les soins et ses différents rapports permettent cependant à Florence Nightingale de se faire une place auprès des hommes, notamment en utilisant les statistiques.

Réalisations, innovations

À 46 ans, Valérie de Gasparin crée «l'école normale évangélique¹⁰ de garde-malades¹¹ indépendantes¹²» de Lausanne (nom d'origine de l'école). Un **nouvel espace de parole** distinct des institutions existantes se met en place. C'est le deuxième champ pratique de la profession, celui de la formation, qui voit le jour. **Le discours à l'école n'est alors pas forcément le même que le discours se tenant à l'hôpital.** À l'école on s'intéresse aux finalités de l'institution, à la représentation des formés, à l'évaluation de leurs compétences et à la logique d'exposition des savoirs. L'école va devenir un modèle de référence et les élèves trouveront facilement du travail dans plusieurs villes. En 1867 par exemple, elles sont demandées **en France**: Pau, Bordeaux, Nantes, Paris, Nîmes, Lyon. **En Suisse**: Genève,

¹⁰ Par ce terme, Valérie de Gasparin «cherche à conserver les principes religieux qui étaient intégrés dans la vie du pensionnat dirigé par un pasteur évangélique» (Francillon, 2009, p. 31). «Évangélique ne veut pas dire clérical, ni enrégimenté». Ce terme veut dire selon le directeur de l'école en 1899, «libre, relevant de sa seule conscience, indépendant, capable d'initiative et conscients de leurs responsabilités» (Krafft, 1900).

¹¹ Depuis la fin du XVIII^e siècle, le terme «gardes-malades» remplace progressivement celui de «gardienne de l'hôpital». C'est un terme d'origine laïque utilisé surtout dans les cantons protestants. Selon le DAF de 1762, «Garder un malade, c'est se tenir assidument auprès de lui pour l'assister dans ses besoins» (DAF, 4^e édition 1762, p. 805).

¹² «Dès que le temps de l'apprentissage est fini, l'ouvrier entre dans les conditions communes de la vie et des échanges. Durant l'apprentissage, il paye à l'école les instructions qu'il en reçoit; sorti de l'école, il reçoit à son tour le salaire que méritent ses travaux» (VdG, 1854-1855, in Nadot, 2012, p. 184, voir conception d'une école normale).

Lausanne, Neuchâtel, St Imier, Le Locle, Tavannes. En 1899 elles travaillent à Belfort, Mulhouse, Sèvres, Avenches, Montreux. En 1900, les candidates à l'école affluent d'Italie, de France, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Russie, de Bulgarie, de Suisse allemande autant que Suisse française (Krafft, 1901). Des écoles analogues à « La Source » voient le jour à Bordeaux, Paris, Berne, Zurich (Krafft, 1900).

Avec la pratique de formation, de nouveaux acteurs pédagogiques sont institués (les monitrices). Nous quittons alors la période profane des savoirs caractérisée par un apprentissage sur le tas en milieu hospitalier, pour passer à la période protodisciplinaire du savoir exposé à partir d'une école. Pour ce faire, on rédige alors des manuels « à l'usage de » comme on disait à l'époque. À l'usage de la garde-malade ou de l'infirmière.

Pour les besoins de la formation et sur conseil de médecins de son entourage, Valérie de Gasparin va rattacher à son école une clinique (pour y faire notamment de l'enseignement clinique). Elle loue à un médecin-chirurgien (Charles Krafft, pionnier de l'appendicectomie), alors nouveau directeur de l'école, un ancien appartement qui sera transformé en clinique (Clinique de Beaulieu) d'environ 8 lits. L'école va donc posséder une clinique dans laquelle les soignantes pourront se familiariser avec les soins aux malades et en retour le Dr Krafft bénéficiera de personnel bon marché pour faire fonctionner sa clinique. **Dans cette école-hôpital, l'hôpital est donc au service de la formation.** En Suisse romande, au début du XX^e siècle, trois écoles se situaient hors de toute enceinte hospitalière lors de leur création (La Source à Lausanne, 1859 ; Le Bon Secours à Genève, 1905 ; L'école de Fribourg, première école d'État en 1907).

Mais l'innovation ne s'arrête pas là. En 1894 les répétitions de cours sont alors confiées à une très bonne élève, diplômée depuis quatre mois, Sophie Maeder. Cette innovation pédagogique qu'est « la monitrice » est quasiment passée inaperçue au sein de la profession.

Actrices nouvelles dans le champ pédagogique, les monitrices n'ont pas pour mission de produire de nouvelles connaissances comme c'est le cas pour les professeurs des hautes écoles ou des facultés de sciences infirmières d'aujourd'hui. Elles ne publient pas. Elles assurent pour l'essentiel une fonction de répétition des savoirs conformes aux valeurs dominantes en vue d'en permettre l'assimilation par les élèves. Cette forme d'enseignement va se perpétuer alors jusque vers les années 1980 en Suisse et en France encore aujourd'hui, cette situation perdue avec notamment avec le statut de formateur.

Florence Nightingale, elle, utilise un **espace existant**, celui des hôpitaux militaires de Crimée pour dénoncer et mettre en ordre, notamment à partir de statistiques et de diagrammes circulaires ce qui relevait d'un « chaos sanitaire ». À 40 ans, elle utilisera encore l'espace hospitalier pour ouvrir une école le 9 juillet 1860, à l'hôpital St Thomas de Londres (GB). L'apprentissage est alors dépendant des « *superintendents* » et autres surveillantes générales. Nous avons ainsi le modèle de l'hôpital-école dans lequel **l'apprentissage est au service de l'hôpital comme nous l'avons vu précédemment.** Dans ses écrits, Florence Nightingale distingue ce que sont ou ne sont pas les soins infirmiers (*nursing*) et rappelle que « *moins l'infirmière possède des connaissances médicales, mieux cela vaut, car cela risquerait*

d'entraver ses pratiques sanitaires» (Baly, 1993, p. 75). Entendez par là, l'hygiène, la propreté, les nettoyages.

La fin et l'héritage

À l'âge de 58 ans (mort de son mari, 14 mai 1871), Valérie de Gasparin se cloître durant 2 ans dans sa propriété genevoise «Le Rivage» à Chambésy. Repliée sur elle-même par la suite, elle continue cependant d'écrire et d'entretenir des relations ponctuelles avec ses élèves. Décrite comme «sectaire, ou psycho-rigide» par certains, elle est aussi femme d'écriture, femme de parole, femme de polémique, femme d'engagement, femme d'action pour d'autres (Wallach-Barbey, 2009). Augustin Filon critique littéraire français, en 1889 voyait quant à lui, Valérie de Gasparin comme «une brave dame un peu folle» (Mützenberg, 1994, p. 217).

À l'âge de 37 ans, Florence Nightingale adopte une attitude «catatonique» et se replie sur elle-même durant 54 ans tout en continuant d'écrire et de donner son avis sur les questions qui lui tenaient à cœur. À défaut de pouvoir entrer dans les ordres, Florence Nightingale en 1857 fait de sa résidence¹³ le couvent où elle a toujours voulu entrer» (Sinoué, 2008, p. 289). Elle est décrite par ses proches comme instable, tourmentée, nerveuse, dévote, fantasque, hystérique ou dépressive. Marquée par la figure de son père qui lui a permis d'accéder au savoir des hommes, apparemment refoulée sexuellement dans une société puritaine, elle consacra sa vie avec exubérance et sous forme de pulsions. En 2005, le Dr Katherine Wisner, psychiatre, épidémiologiste, responsable de la clinique psychiatrique de l'université de médecine à Pittsburgh (USA) mentionne que Florence Nightingale est atteinte d'un «trouble de la personnalité, une bipolarité à dominante maniacodépressive, à la limite de la schizophrénie» (Sinoué, 2008, p. 287).

Les traces laissées à la postérité semblent beaucoup plus nombreuses chez Florence Nightingale que chez Valérie de Gasparin. Elles n'ont effectivement pas eu la même audience médiatique et Florence Nightingale était entourée de beaucoup plus de membres influents que ne l'était Valérie de Gasparin. Malgré leurs divergences, ces deux femmes laissent derrière elles aujourd'hui deux institutions aux finalités quasiment identiques.

La «Florence Nightingale School qui fait aujourd'hui partie du Collège Royal de Londres et la Haute école de santé «La Source» qui est aujourd'hui l'un des sites de la Haute école spécialisée de Suisse Occidentale (HES-SO).

Les pages « impaires »

On n'a pas la preuve que les deux femmes se soient parlé à Paris ou à Genève lors de séjours simultanés. Mais l'une a forcément entendu parler de l'autre. Valérie de Gasparin fait explicitement référence à Florence Nightingale dans ses écrits. Florence Nightingale

¹³ Au 10 South Street.

apprendra elle, comme elle le dit, à «louvoyer entre les huées protestantes et la tempête catholique romaine» (Baly, 1993, p. 35).

Les deux femmes vont donc utiliser leur fortune pour améliorer la qualité des soins **et** l'enseignement. L'une issue de l'aristocratie anglaise en complétant l'équipement de base des hôpitaux militaires anglais, en développant l'hygiène, la prévention et la prise en compte du quotidien de vie des personnes soignées. L'autre, appartenant par mariage à la noblesse française, en créant la première école modèle (normale) au monde pour soignantes laïques en vue de préparer les élèves pour l'exercice des soins à domicile selon une pratique libérale.

Avec un profil et des intérêts relativement analogues, mais cependant pollués de quelques rivalités larvées et d'une concurrence entre mondaines, les valeurs qui opposaient les deux femmes les rendent plutôt complémentaires. Il est difficile de classer Valérie de Gasparin dans des grands courants de pensée. Valérie de Gasparin «*échappe aux définitions de son sexe* » (Smith, 1992, p. 53). Elle demande seulement « *à faire craquer le moule du type dans lequel elle se sent enfermée* » (Ibid.) Elle a l'habitude de changer de ton et de genre sans complexes dans ses écrits. Selon ses critiques littéraires, elle « *a la vertu gaie, voire franchement drôle, passe sans embarras de la révérence au vaudeville et vise juste. Elle est à l'aise dans son corps et totalement présente dans le moment (...) dans son œuvre comme dans sa vie, elle fut une femme engagée* » (Smith, 1992, p 51).

L'une a une connaissance du terrain et laisse des écrits professionnels, l'autre connaît le terrain par événements interposés et laisse des écrits littéraires porteurs de valeurs. Victor Hugo disait à Valérie de Gasparin en 1867... « *...Vous racontez, vous enseignez, vous méditez, vous charmez. Je n'ai pas toutes vos idées, vous le savez, Madame, mais j'ai presque la vanité que j'ai tous vos goûts (...). Les sots et les mauvais abondent, hélas! Et continuent d'écrire. Vous avez une fonction. Il y a ici-bas beaucoup d'hommes dont une femme comme vous nous console. Je me mets à vos pieds, Madame* » (Nadot M., 1994, p. 82; *Nursing Inquiry* 2010, 126; 2012, p. 190).

C'est donc sur fond de polémique religieuse autour des symboles de la charité, entre les églises catholiques, protestantes et anglicanes, entre femmes consacrées et pieuses laïques, entre institutions religieuses et institutions civiles, entre femmes soumises et femmes émancipées, entre femmes de la classe cultivée et femmes de la classe populaire, que Valérie de Gasparin va affronter le monde pour ouvrir son école (Nadot, 2012, p. 189). Ces polémiques reflètent probablement les changements de société et la modernité hospitalière en train de naître.

La profession infirmière est donc redevable aux deux femmes et non à une seule. N'en présenter qu'une prise isolément ne fait que reconduire l'incomplétude de l'histoire professionnelle déjà malmenée par une série de mythes fondateurs. Nos deux héroïnes permettent à la **classe cultivée** d'entrevoir des perspectives professionnelles humanistes dans le domaine des soins. En effet, jusque-là, les soins étaient donnés dans le domaine public soit par des **servantes** (le commun du peuple) ou des **gens ordinaires** (la classe populaire). La

formation se doit alors « *d'être sans danger pour les filles de bonnes familles* » (Sinoué, 2008, p. 125).

Avec Florence Nightingale on a les premiers écrits sur ce que sont les soins. On améliore à l'aide de statistiques et de rapports sérieux l'organisation des hôpitaux, l'hygiène et le nursing au plan de l'image et des représentations. Elle a su en effet s'entourer d'alliés influents pour défendre sa cause.

Avec Valérie de Gasparin on passe de l'apprentissage sur le tas à une formation spéciale donnée dans une école. « *Selon elle, c'est d'une excellente formation et d'un salaire décent que les gardes-malades ont surtout besoin* » (Moreillon, 2014). On est donc loin de toute idée de vacation ! Avec la mise en place de cette école modèle qu'est « La Source », on quitte la période profane du savoir pour rentrer dans la période protodisciplinaire de ce dernier. Un nouvel acteur pédagogique est institué (la monitrice). Il va perdurer jusqu'à la fin du XX^e siècle. **On fonde surtout une lignée d'écoles laïques, dont certaines aujourd'hui sont des facultés universitaires ou des hautes écoles en sciences infirmières.**

Plus besoin d'invoquer la vocation, devenir sœur, le don de soi et se retirer du monde pour se former au sein de la discipline infirmière. La Haute école de santé « La Source » à Lausanne en tant que l'un des sites aujourd'hui important de la Haute école spécialisée de Suisse Occidentale (HES-SO) est heureusement encore là pour nous le rappeler.

Références bibliographiques

Baly, M. (1993). *Florence Nightingale à travers ses écrits*. Paris : InterEditions.

Bottéro, J. (1987). *Mésopotamie, l'écriture, la raison et les dieux*. Paris : Gallimard.

Dictionnaire de l'Académie française, 1762, 4^e édition, (p. 805). Paris : publié chez la Vve. Brunet.

Dunant, H. (1862). *Souvenir de Solferino*. Berne : Croix-Rouge suisse, réédition 1988 (125 ans de la Croix-Rouge).

Francillon, D. (2009). *150 ans d'histoire, 1859/2009. La Source en images*. Lausanne : éditions La Source.

Gasparin, (de) V. (1854-1855). *Des corporations monastiques au sein du protestantisme*. Paris : Librairie Meyrueis, 2 vol.

Gasparin, A. (1837). *Rapport au Roi sur les hôpitaux, les hospices et les services de bienfaisance*. Paris : Imprimerie royale (<http://gallica.bnf.fr>).

Gasparin, V. (1878). *Voyage au Levant* par l'auteur des horizons prochains. Tome 1, La Grèce, l'Égypte et la Nubie (4^e éd.). Paris : Calmann Lévy, éditeur.

Krafft, Ch. (1900). La Source, Ecole normale de gardes-malades de Lausanne, *Rapports du directeur et du trésorier sur l'année 1899*. Lausanne : Imprimerie L. Vincent.

Krafft, Ch. (1901). La source, Ecole normale de gardes-malades de Lausanne, *Rapports du directeur et du trésorier sur l'année 1900*. Lausanne : Imprimerie L. Vincent.

Krol, P. (2010, septembre). L'apprentissage du caring chez les étudiantes infirmières au baccalauréat dans un programme de formation par compétences. *Recherche en soins infirmiers*, 102, 59-72.

Moreillon, S. « Valérie de Gasparin : une chrétienne contestataire ». *Le Temps*, mardi 15 juillet 2014.

Morel, Ph. (2004). La comtesse Valérie de Gasparin, une chrétienne (31-56). Dans D. Francillon, *Valérie de Gasparin, une conservatrice révolutionnaire*. Le Mont-sur-Lausanne: Co-édition École La Source, Lausanne et Editions Ouverture.

Mützenberg, G. (1994). Portrait et destinée (11-30). Dans D. Francillon, *Valérie de Gasparin, une conservatrice révolutionnaire*. Le Mont-sur-Lausanne: Co-édition École La Source, Lausanne et Editions Ouverture.

Nadot M. (1993). *Des médiologues de santé à Fribourg*, histoire et épistémologie en sciences infirmières. Thèse de doctorat inédite, Université de Lyon 2.

Nadot, M. (1994). Une histoire oubliée, Valérie de Gasparin Boissier, Grande pédagogue suisse protestante du XIX^e siècle, fondatrice de la première école de soignantes laïques au monde (pp. 72-99). Dans D. Francillon, *Valérie de Gasparin, une conservatrice révolutionnaire*. Le Mont-sur-Lausanne: Co-édition École La Source, Lausanne et Editions Ouverture.

Nadot, M. (2010). The world's first secular autonomous nursing school against the power of the churches. *Nursing Inquiry*, 17 (2), pp. 118-127.

Nadot, M. (2012). *Le mythe infirmier. Ou le pavé dans la mare !* Paris: L'Harmattan.

Pépin, J., Kérouac, S., & Ducharme, F. (2010). *La pensée infirmière*. Montréal: Chenelière Education.

Pépin, J. ; Larue, C. ; Allard, E. ; Ha, L. (2015). *La discipline infirmière, une contribution décisive aux enjeux de santé*. Montréal : Centre d'innovation en formation infirmière de la faculté des sciences infirmières de l'Université de Montréal et SIDIEF.

Seymer, L. R. (1933). *L'infirmière à travers les âges*. Bruxelles : éd. de l'œuvre nationale de l'enfance.

Sinoué, G. (2008). *La Dame à la lampe, une vie de Florence Nightingale*. Paris : Calmann-Lévy.

Smith, A. (1992). Madame Agénor de Gasparin ou les délices de la chaire, *Romantisme, revue du dix-neuvième siècle*, 77, pp 47-54. Les femmes et le bonheur d'écrire. www.persee.fr/issue/roman_0048-8593_1992_num_22_77.

Tanner, J. & Lambercy, L. (2015). *Mes yeux n'étaient pas assez grands pour voir, voyage au Levant, 1747-1748*. Lausanne : Ethno-Doc, Editions d'en bas.

Wallach-Barbey, S. (2009). *La Comtesse de Gasparin*, série, Une femme remarquable. <http://dardel.info/textes/VdeGasparin.html>